

Lettres québécoises

Une civilisation disparue / Maurice Joncas, *Chroniques d'enfance*, Montréal, Humanitas, 1996, 232 p., 22,95 \$.

Adrien Thério

Numéro 84, hiver 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/39002ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thério, A. (1996). Une civilisation disparue / Maurice Joncas, *Chroniques d'enfance*, Montréal, Humanitas, 1996, 232 p., 22,95 \$.. *Lettres québécoises*, (84), 25–25.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Une civilisation disparue

Les us et coutumes chez un cultivateur-pêcheur, en Gaspésie,
dans les années quarante.

RÉCIT
Adrien Thério

LES SOUVENIRS D'ENFANCE, nous les retrouvons le plus souvent dans des romans ou des histoires romancées et nous les cueillons éparpillés dans le temps, au fil de l'intrigue et au fil des années qui passent. Maurice Joncas ne fait pas dans l'imaginaire. Au moment de prendre sa retraite, il a décidé d'écrire les souvenirs de son jeune âge, vécu à Pointe-Jaune, une paroisse de la Gaspésie, face à la mer. Et pour ce faire, il a choisi une année, une seule, 1942, pour fixer en quatre temps, en quatre saisons, les us et coutumes au milieu desquels il a grandi. Cette année-là, il avait six ans et allait commencer l'école en septembre.

À six ans, on n'a pas accumulé encore assez d'expérience pour bien connaître, reconnaître et décrire tout ce qui se passe autour de soi. Ce sont les années suivantes qui ont permis à l'auteur d'accumuler toutes les connaissances sur les façons de vivre d'une communauté de ce coin lointain de la Gaspésie. Avec tout ce bagage, l'auteur revient sur ses pas et porte son regard sur le printemps de 1942.

De nombreux récits nous ont appris ce qui se passait chez un cultivateur de cette époque.

Ici, le cultivateur est doublé d'un pêcheur. Cela change toute la perspective. Marie Lefranc a bien écrit un roman qui s'appelle *Pêcheurs de Gaspésie*, mais on voit très peu ses personnages aux prises avec le quotidien d'un pêcheur qui vit autant de sa terre que de la mer. Ce qui m'a surtout frappé, ici, c'est la description précise de tous ces usages, coutumes, traditions, en un mot, des mœurs de ce laboureur de la mer pendant les quatre saisons.

Pour aller en mer, il fallait une barge, et la barge, chaque père de famille la construisait lui-même, paraît-il, avec l'appui des fils en âge de travailler. On demandait l'aide des voisins, quand il s'agissait de la sortir de la bâtisse où on la construisait. C'était alors le moment de la finition avant la mise à l'eau. Les détails de cette construction sont si précis qu'un bon menuisier pourrait, je crois, en suivant les instructions ici données, en construire une aujourd'hui sur le même modèle.

On faisait la pêche au hareng, au flétan, la cueillette des moules, mais surtout la pêche à la morue, la plus payante. La préparation pour la vente, le dépeçage, le salage, le fumage, se faisaient dans le « chafaud ». On transportait plus tard les stocks dans le « store », où le représentant de la compagnie Robin Jones and Whitman venait faire son inspection. Mais le « colleur de morues », c'est-à-dire l'expert de la compagnie, était sévère et c'est en partie de son classement que dépendait la survie de la famille.

Nous sommes au commencement des années quarante et, en Gaspésie-du-Nord, il fallait, le soir venu, faire le *black out* même si on ne s'éclairait encore qu'à la lampe à pétrole, à cause des sous-marins allemands qui se promenaient dans le fleuve. La guerre n'était pas finie et plusieurs jeunes Gaspésiens qui n'étaient pas soutiens de famille ont dû faire leur entraînement militaire et partir pour le champ de bataille, en Europe. D'autres, comme ailleurs au pays, se sont cachés pour éviter l'enrôlement. Ceux qui n'allaient pas à la guerre partaient pour les chantiers de la Côte-Nord en automne pour ne revenir qu'au printemps.

J'oublie le délignage du bardeau, la construction d'un four à pain et les douzaines d'autres occupations courantes chez un cultivateur de l'époque.

Les enfants allaient à l'école en petits *rubbers* avec des chemises et des culottes rapiécées, faites à la maison. C'est dire que, malgré la récolte de la mer autant que de la terre, la pauvreté régnait en maître. Était-on heureux ? Selon l'auteur, ce coin de Gaspésie, c'était le paradis sur terre. Père, mère et enfants s'entendaient à merveille. Pas la moindre petite anicroche entre eux. D'ailleurs, le père est décrit comme un super-homme : « Mon père, ce type généreux, ce héros sans peur et sans reproche, ce grand homme, chef, seigneur et maître de céans. » Sa femme n'a rien à lui envier. Elle porte

une auréole pure et limpide de mère attentionnée, vaillante, douce et pieuse, toujours présente aux premières loges quand il s'agissait des corvées quotidiennes parfois pénibles du ménage...

C'est un très bel hommage de la part d'un fils reconnaissant mais comme dirait l'autre, la charge finit par devenir lourde à porter...

Tous ces personnages évoluaient dans le plus beau paysage du monde ! Les descriptions de la nature de M. Joncas sont bien supérieures à celles de Blanche Lamontagne-Beauregard, sa compatriote. Je vous en donne un exemple :

Comme il était coquet et joli, mon petit village de Pointe-Jaune, en pays de Gaspésie, serti comme tant d'autres dans la dentelle du littoral, fouetté et sculpté inlassablement par les vagues et les vents du nord, bien niché, presque à flanc de montagne, dans sa minuscule plaine du bord de mer.

J'aime bien les descriptions poétiques, mais trop d'adjectifs pittoresques, cela finit par encombrer. Si on parvient à oublier ces débordements d'amour, la lecture des *Chroniques d'enfance* devient très agréable. M. Joncas a réussi à faire revivre une civilisation qui est complètement disparue. C'est déjà beaucoup.

MAURICE JONCAS
Chroniques d'enfance
(Nouveaux écrits de l'ance)



HUMANITAS



Maurice
Joncas